

Brassac, Ch. (2003). Éléments pour une psychologie clinique de l'activité cognitive, In M.-C. Mietkiewicz, S. Bouyer (éds), *Où en est la psychologie clinique*. Paris: L'Harmattan, 111-118.

Éléments pour une psychologie clinique de l'activité cognitive

Christian Brassac

Équipe Codisant (COgnition DIstribuée dans les Systèmes Artificiels et NaTurels)
Laboratoire de Psychologie de l'Interaction (LPI-GRC), Université Nancy
BP 33-97, 54015 Nancy Cedex
Christian.Brassac@univ-nancy2.fr

Introduction

La question qui a motivé les organisateurs du présent colloque présuppose peu ou prou l'existence d'une psychologie clinique. Qu'on la repose en substituant à 'psychologie clinique' physique quantique, informatique théorique, biologie moléculaire ou chimie organique, ne changerait rien à la présupposition qui nous permet d'envisager une réponse circonstanciée à ladite question: *il existe une psychologie clinique*. Existence et unicité qui nous semblent devoir être interrogées avant que d'en envisager les histoire et/ou perspective actuelles. Telle est en tout cas la question qui nous intéressera ici.

Nous plaiderons pour l'usage possible de ce syntagme relativement à un champ beaucoup plus large que celui que l'on a coutume d'assigner à cette... psychologie clinique, le champ du déficit, de la défaillance, de la carence. Il est indéniable que ce qui vient à l'esprit de beaucoup d'entre nous lorsqu'il entend, lit, prononce ou écrit ce syntagme c'est la chose psychopathologique. Il n'est qu'à consulter la liste des enseignants qui se réclament de cette psychologie clinique, l'inventaire des références des articles rassemblés dans une revue de psychologie clinique, le répertoire des thèmes abordés dans un manuel de psychologie clinique. Il n'est qu'à interroger les étudiants qui ambitionnent d'intégrer un diplôme professionnalisant en la matière. Il n'est qu'à observer les palissades qui se dressent dans les commissions de spécialistes... Nous tiendrons cependant pour adéquat d'associer 'clinique' à autre chose que l'histoire affective de l'individu, d'adjoindre 'clinique' à l'activité cognitive du sujet.

Comme l'intitulé du texte l'indique clairement, il s'agit pour nous de défendre le bien-fondé de l'usage de l'adjectif 'clinique' comme épithète d'une psychologie qui se donne pour objet

les processus cognitifs. Nous appuierons cette proposition sur des positions tenues par des psychologues du siècle dernier et sur une pratique clinique relative à des processus cognitifs. Mais nous allons tout d'abord examiner quelques éléments relatifs à l'étymologie du terme 'clinique'. L'antécédent latin (*clinice* forme substantivée de *clinicus*) de la racine 'clin' est bien connu. La double idée de couche et de maladie, se lit dans le 'clinique' qui qualifie le mode d'intervention thérapeutique du médecin qui exerce au chevet de son malade mais aussi l'enseignement du professeur qui le dispense près du lit du malade (d'où, par métonymie, le substantif 'clinique' pour l'établissement où est réalisé cet enseignement et où le patient reçoit les soins). Ces deux termes latins sont calqués (Rey, 1992[134]) sur les grecs *klinikos* (κλινικός) dérivé de *kline* (κλίνη) qui signifie 'lit'. En ce sens, une psychologie clinique est une psychologie qui traite d'un sujet en position allongé, sur une couche, sur un lit et qui présente des troubles, des déficits, des défaillances. Une démarche clinique ne semble pas pouvoir s'appliquer à autre chose que du pathologique. En ce sens, Piaget n'aurait pu faire œuvre de clinicien en étudiant le développement cognitif de l'enfant. Bien difficile cependant de lui refuser cette pratique. Alors

À approfondir l'origine du terme, on s'aperçoit que ce *kline* qui est, à cet instant, le dernier antécédent de la chaîne étymologique que nous déplaçons, provient lui-même de *klinein* qui signifie 'pencher'. Point de connotation médicale dans ce neutre 'pencher' qui aura donné les 'anticlinal' et 'synclinal' des géographes (Brunet *et al.*, 1992). Piaget s'est d'ailleurs bien *penché* sur des sujets humains en train de résoudre des problèmes. C'est un clinicien, il effectue un geste de psychologie clinique... C'est en quelque sorte en s'arrêtant à *kline* (le lit) que la psychologie peut adéquatement accepter l'épithète clinique dans ce sens qui est le plus largement répandu dans notre enseignement universitaire et dans les champs conceptuels qui forment, malheureusement une partition de notre discipline. Si l'on poursuit la quête étymologique jusqu'à *klinein*, on peut envisager d'utiliser l'adjectif pour qualifier la démarche qui conduit à aborder les processus cognitifs en s'y...penchant.

Il est bien entendu très insuffisant de s'arrêter à ce qui peut apparaître comme des arguties gratuites sur l'origine d'un terme. Cependant cette filiation sémantique ne nous empêche pas de poser des questions plus précises. Que penser d'un mode d'investigation des conduites humaines qui s'approche des activités des sujets telles qu'elles sont, telles qu'elles se présentent dans leur caractère concret? Que penser d'un projet de recherche qui s'attache à observer les traces que laissent dans le monde les sujets en situation de production de connaissances? Que penser d'une proposition qui défend résolument l'existence d'une psychologie clinique de la cognition? C'est ce type de questions auxquelles nous tenterons d'apporter un éclairage dans ce texte. Nous le ferons en deux temps. Dans le cadre très réduit de ce texte, nous opérerons rapidement quelques rapprochements entre des thèses que l'on peut rassembler autour de l'adjectif 'concret'. Nous ouvrirons ensuite, très provisoirement et fugacement, sur la nécessité de prendre en compte, pour mener à bien un tel projet clinique dans le domaine des activités cognitives, les composantes interactionnelles et matérielles de la situation d'occurrence des 'segments de vie'.

Pour une psychologie concrète (Poltizer et Straus)

Le pamphlet que propose Poltizer en 1928 est bien connu. Il constitue une charge sévère contre la psychologie telle qu'elle existe à cette époque. Récentement relayé par Cosnier (1998) qui publie son ouvrage *Le retour de Psyché* en le sous-titrant par un clin d'œil à son prédécesseur, ce texte n'a de cesse de montrer que la psychologie d'alors ne rendait compte que d'états psychiques abstraits et non pas de faits psychologiques concrets. Toute proche est la démarche de Straus qui, lui, ne publie pas un pamphlet mais une longue et très approfondie étude toute aussi sévère à l'égard des méthodes employées alors par ses pairs. Intitulé *Vom Sinn der Sinne*, ce texte peu connu, et en tout cas très peu cité, est une des œuvres fondatrices de la psychologie phénoménologique. Ses traducteurs disent de lui qu'il constitue «une œuvre d'une portée philosophique considérable» (Straus, 1935/1989, 13). L'ouvrage contient en particulier une étude minutieuse des travaux de la psychologie d'alors qui s'appuyaient sans le savoir sur un atomisme temporel qui fonde la méthode expérimentale. Il privilégie de façon constante la nécessité de revenir aux choses elles-mêmes telles qu'elles apparaissent dans l'expérience immédiate. Il s'agit d'étudier l'homme dans son devenir, dans ses activités, dans son être-au-monde («l'homme pense et non le cerveau», *ibidem*, 184).

Ces deux opposants à la psychologie objective, abstraite, réclament la centration sur l'action, sur les activités humaines plutôt que sur les états ou les fonctions psychiques. Au lieu de la mémoire, c'est le souvenir qui doit être examiné dit Poltizer (1928/1974, 256) au lieu de la sensation, c'est le sentir qu'il faut analyser affirme Straus (1935/1989, 26 et sq.). La sensation est le résultat d'un processus physiologique ou psychophysique, c'est un état. Le sentir est un événement de vie. Sentir «c'est faire une expérience vécue immédiate d'une perturbation dans sa relation au monde» (*ibidem*, 48). Pour étudier cet événement, il est nécessaire de travailler au comment, au quoi mais aussi au *qui* du sentir, le sujet sentant, qui est, selon l'auteur, toujours oublié par ses pairs. Ce sentir est, dit-il, isolé de l'expérience phénoménale, il est 'désincarné'. Dans les conceptions que Straus vise, fustigées aussi par Poltizer, «le sujet du sentir n'est pas un homme vivant» (*ibidem*, 46). Le point défendu par Straus est que dans la théorie des sensations, le sujet est un sujet théorique général, c'est une entité abstraite alors qu'il défend l'idée qu'il faut «concevoir le sentir comme un mode de l'être vivant' (*Lebendiges sein*)» (*ibidem*, 46). C'est exactement dans la même veine que Poltizer se place en dénonçant la démarche fondamentale de la psychologie classique, l'abstraction. «Ce n'est pas la *mémoire* qui intéresse le psychologue concret, mais le *souvenir* en tant qu'il éclaire le drame, et celui-ci étant l'objet *premier* de la psychologie, la mémoire elle-même n'apparaît plus comme une supposition lointaine» (Poltizer, 1928/1974, 256).

Si 'souvenir' et 'sentir' s'imposent aux auteurs c'est parce que ce sont des catégories du devenir et donc du changement, de la métamorphose (*ibidem*, 48), c'est parce que ce sont des notions dynamiques (contrairement à leurs homologues statiques 'mémoire' et 'sensation') qui impliquent l'idée de transformations continues et dialectiques et au bout du compte celle de vie (Poltizer, 1928/1974, 184). Cet auteur n'utilise pas le terme «l'être-au-monde» que le phénoménologue Straus préconise quand il envisage l'expérience comme flux relationnel entre le je et le monde, comme processus dynamique d'altérations. Mais l'idée est la même.

« Le je de la psychologie ne peut être que l'*individu particulier*. D'autre part, ce je ne peut pas être le sujet d'un acte transcendantal, comme l'aperception, car il faut une notion qui soit sur le même plan que l'individu concret et qui soit l'acte du je de la psychologie. Or, l'acte de l'individu concret, c'est la vie, mais la vie singulière de l'individu singulier, bref, la *vie, au*

sens dramatique du mot. (...) Les faits psychologiques devront être les segments de vie de l'individu particulier » (Politzer, 1928/1974 : 51)

Autrement dit, Politzer refuse de considérer le sujet isolé de, et soustrait à, ses lieux d'expérience vécue. Il insiste sur la nécessité de le rattacher «aux formes du plan historique et social de l'esprit» (*ibidem* 47). Le sujet humain, que se doit d'étudier la psychologie, est donc, selon ces deux auteurs, dans une relation permanente avec le monde. Cette relation s'appuie simultanément sur, et concomitamment transforme, d'une part «l'espace corporel», et non pas l'espace mental (Politzer fustige la *Gehirnmythologie*, page 71) et, d'autre part, «l'espace extérieur» (Straus, 1935/1989 588). C'est l'activité effective du sujet humain, qui s'actualise dans un flux continu d'altérations et de l'individu et du monde, qui doit être l'objet même de l'attention d'une psychologie concrète. Il est bien intéressant de noter ici l'ambivalente évaluation que Politzer adopte à propos des propositions freudiennes. Il est favorable à la pratique que propose la psychologie clinique d'alors mais il reproche à son fondateur de n'avoir su échapper à l'abstraction lorsqu'il détaille ses catégories d'analyse (l'inconscient par exemple).

Ainsi, en rejetant l'étude des seuls états fonctionnels abstraits du sujet humain, ces deux auteurs du début du siècle dernier affirment que le chercheur en psychologie doit avoir pour objectif de comprendre la singularité de l'action de l'homme. Et ce, en s'intéressant au seul concret psychologique, à l'expérience individuelle qui est constituée d'actes.

« La notion fondamentale de cette psychologie ne peut être que la notion d'acte. L'acte est la seule notion qui soit inséparable du je sans sa totalité, seul de toutes les notions, il ne se conçoit que comme *l'incarnation actuelle* du je. Et précisément pour cela la psychologie concrète ne peut reconnaître comme fait psychologique *réel* que l'acte. L'idée, l'émotion, la volonté, etc., ne peuvent pas être reconnues par la psychologie concrète comme ayant une actualité psychologique, par conséquent comme ayant de la réalité concrète » (Politzer, 1928/1974 : 69, c'est l'auteur qui souligne)

Il s'agit d'appréhender ce que Politzer appelle la *vie dramatique* de l'humain, en excluant catégoriquement la connotation romantique et émouvante du mot 'drame' (*ibidem* 11).

Segment de vie, construction de signification et récit (Politzer et Bruner)

Les actes, tels que Politzer et Straus entendent ce terme, sont des segments de la vie dramatique. «Les notions de la psychologie doivent être des actes, des actes du 'je' et des segments de la vie dramatique» (Politzer 236). Si ce n'est qu'il adjoint l'idée de l'inscription de l'action dans un cadre culturel et interactionnel, Bruner ne dit pas autre chose

« Une psychologie culturelle (et l'on pourrait presque dire par définition) ne s'intéresse pas au comportement, mais à l'action, sa contrepartie fondée sur l'intentionnalité, ou, plus précisément, à l'action située (action située dans un ensemble culturel et dans les interactions réciproques des intentions des participants) » (Bruner, 1990/1991 : 34)

Il est important de souligner que nous évoquons là le Bruner de... *Car la culture donne forme à l'esprit* (1990/1991), celui qui opère un véritable hara-kiri scientifique (comme l'explique en détail Prévost en 1994) en publiant cet ouvrage qui marque un tournant dans son œuvre. Après avoir été promoteur d'une conception de la cognition comme traitement de l'information, comme il dit lui-même de façon très précise, Bruner se donne pour objet

d'étude, à partir de cette date, la construction des significations dans l'espace même où cette construction est agie par l'individu humain (1990/1991 □ 20). Un espace où marqueurs socio-historiques jouent un rôle central. Un espace où culture et environnement surplombent les événements de vie, les activités en train de se faire. Un espace où l'intersubjectivité est le ferment de la dynamique qui conduit à la constitution du monde symbolique humain (Bruner, 1996b □ 200). Pour ce faire, il propose une méthodologie fondée sur l'analyse de récits autobiographiques.

Le point central de l'argument de Bruner tient dans le fait que, selon lui, l'individu humain fabrique de la signification à l'aide de la narration. La relation, telle que l'entend l'auteur, n'est cependant pas simple exposition de faits, témoignage, c'est surtout un acte, un acte rhétorique, un acte qui a fonction de constitution de l'histoire individuelle. « On est contraint, pour situer culturellement sa *propre* action, de devenir un narrateur □ (Bruner, 1990/1991 □ 93). Raconter pour se construire en quelque sorte, raconter pour s'investir dans le tissu historico-culturel, lui seul qui donne sens à l'expérience vécue. La fonction de construction du récit narratif est au cœur de la formation sémiotique du sujet. Autrement dit, Bruner postule une tendance naturelle de l'être humain à organiser narrativement son expérience, tout en accordant à cette tendance une importance capitale □

« Mais je veux dire clairement que notre capacité à restituer l'expérience en termes de récits n'est pas seulement un jeu d'enfant : c'est un outil pour fabriquer de la signification, qui domine l'essentiel de notre vie au sein d'une culture » (*ibidem* : 107)

L'analyse que prône Bruner se donne pour objectif de décrypter les événements, faits ou expériences que l'auteur du récit exprime oralement. Il s'agit d'une analyse qui conduit le chercheur à étudier un corpus langagier où le sujet non pas expose 'sa vie' telle qu'elle s'est déroulée mais où il 'dit son interprétation' de ce qu'il aura vécu dans l'avant-récit. L'analyste y trouvera la façon dont le sujet a construit son propre dire sans oublier qu'il est acte de parole. Au cours de ce texte dit surgiront bien sûr les 'autres', membres de la famille, familiers, comparses de jeu, de socialisation □ environnement humain donc dans lequel le sujet aura tissé ses multiples transactions intersubjectives, centrales pour la construction des significations. Mieux, pour l'auteur, ce texte dit, le récit, est une forme universelle qui structure l'intersubjectivité.

« L'une des formes les plus universelles et les plus puissantes du discours dans la communication humaine est le *récit*. La structure du récit est même inhérente à la praxis de l'interaction sociale avant qu'elle ne parvienne à son expression linguistique » (*ibidem* : 89)

Il est bien intéressant de relever que Politzer, à la fois contempteur et promoteur des idées freudiennes en 1928, préconise, tout comme son illustre collègue chercheur en psychologie de la cognition, le recours... au récit.

« Le fait psychologique étant un segment de la vie d'un individu singulier, ce n'est pas la matière et la forme d'un acte psychologique qui sont intéressants, mais le sens de cet acte, et cela ne peut être éclairé que par les matériaux que fournit par un récit le sujet lui-même » (Politzer, 1928/1974 : 81)

Recours au récit qui permet d'atteindre le fait psychologique par excellence, le drame, qui s'actualise en segments de vie. On notera par exemple le *ne... que*, bien exclusif, qui encourage à suivre une démarche clinique en terme d'appréhension de la chose psychique, qu'elle ressorte de l'affect ou du concept.

Conclusion

Défendre une psychologie concrète c'est inévitablement adopter une posture clinique car les faits psychologiques sont alors abordés comme des phénomènes tels qu'ils sont présents et sur lesquels le chercheur doit se pencher. Mais défendre une telle position devrait aussi susciter l'intérêt pour la chose interactionnelle et matérielle, c'est-à-dire pour, d'une part, l'inscription sociale des acteurs et, d'autre part, pour le monde des objets mobilisés par les humains. Une alliance entre une psychologie de l'homme 'fabricateur', producteur d'œuvres, qui imprègne toute la pensée de Meyerson (1987, par exemple), et une psychologie de l'activité cognitive médiatisée par les signes et par les instruments que défend ardemment Vygotsky (1934/1985, par exemple), devient alors centrale. Le cadre trop restreint de ce papier nous empêche de développer cette question pourtant essentielle (Brassac, 2001a, 2001b).

Disons simplement qu'avec Clot qui, avec le même intérêt pour une clinique de l'activité (1999[4]), s'intéresse aux processus cognitifs sur les lieux de travail, nous plaidons pour une psychologie clinique des processus cognitifs collaboratifs. Afin d'atteindre le développement psychique (versus le fonctionnement) (*ibidem*[19]) il s'agit d'adopter une position d'ethnographe de la dynamique de l'activité de groupe de sujets humains placés en situation de concevoir quelque chose (un produit manufacturé, un texte, une représentation graphique, etc.). L'enchaînement des actions accomplies par les acteurs s'appuie sur une mobilisation de formes sémiotiques, qu'elles soient langagières, corporelles et artefactuelles. La conception est constituée d'une histoire interactionnelle. Cette histoire se déploie dans une temporalité et dans un espace qu'il s'agit de décrire comme lieu d'actualisation d'un *drame cognitif*, pour qualifier autrement le mot cher à Politzer. Nous mettons en œuvre une observation de segments de vie en nous attachant à appréhender l'altération du monde des dire et des faire que les acteurs agissent, en nous centrant sur l'importance du versant concret de ces altérations. En nous penchant sur ces événements de vie, sur le lieu même de leur occurrence, nous réalisons une psychologie clinique d'une activité cognitive *en train de faire*, comme le réclame Bruner (1999).

«Où en est la psychologie clinique?» demandent les organisateurs de la rencontre. Notre réponse est qu'il existe un devenir qui ne s'ancre pas dans le seul champ du psychopathologique. Il y a place pour une psychologie clinique de la production et de la mobilisation de connaissances, pour une psychologie de l'activité cognitive humaine.

Références bibliographiques

- Brassac, C. (2001). Formation et dialogisme : l'exemple d'un apprentissage situé et distribué. *Orientation Scolaire et Professionnelle* 30, n°2, 243-270. [2001a]
- Brassac, C (2001). Lev, Ignace, Jerome et les autres... . Vers une perspective constructiviste en psychologie interactionniste, *Technologies, Idéologies et Pratiques : revue d'anthropologie des connaissances* (à paraître). [2001b] (disponible en format pdf sur le site <http://www.univ-nancy2.fr/perso/brassac>)
- Bruner, J. S. (1990). *Acts of meaning*. Harvard : Harvard University Press. Traduction française : ... *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Y. Bonin. Paris : Eshel (1991).
- Bruner, J. S. (1996). *The culture of Education*. Harvard : Harvard University Press. Traduction française : *L'éducation, entrée dans la culture*. Y. Bonin. Paris : Retz.

- Bruner, J. S. (1999). Culture, Self, and Other. *Sémiotique des cultures et sciences cognitives*. Colloque inaugural de l'Institut Ferdinand Saussure, Genève, 20-23 juin 1999.
- Brunet, R., Ferras, R., Théry, H. (1992). *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*. Montpellier-Paris : RECLUS – La Documentation Française.
- Clot, Y. (1999). *La fonction psychologique du travail*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Cosnier, J. (1998). *Le retour de Psyché. Critique des nouveaux fondements de la psychologie*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Meyerson, I. (1987). *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Politzer, G. (1928). *Critique des fondements de la psychologie. La psychologie et la psychanalyse*. Paris : Éditions Rieder. 4^{ème} édition. Paris : Presses Universitaires de France (1974).
- Prévost, C M. (1994). *La psychologie fondamentale*. Paris : Presses Universitaires de France ("Que sais-je ? ", n° 2835).
- Rey, A. (dir.) (1992). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires LE ROBERT.
- Straus, E. (1935). *Vom Sinn der Sinne*. Berlin : Springer Verlag. Traduction française : *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*. G. Thinès et J.-P. Legrand. Grenoble : Éditions Jérôme Million (1989).
- Vygotski, L. S. (1934). *Myslenie i rec'*. Traduction française : *Pensée et langage*. F. Sève. Paris : Messidor/Éditions Sociales (1985).